

L'écoféminisme est aussi un humanisme

CATHERINE BEAU-FERRON ET AL (COLLECTIF), *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 2017, 176 pages

Karine Castonguay

Volume 13, numéro 1, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, K. (2018). Compte rendu de [L'écoféminisme est aussi un humanisme / CATHERINE BEAU-FERRON ET AL (COLLECTIF), *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 2017, 176 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(1), 29–30.

L'ÉCOFÉMINISME EST AUSSI UN HUMANISME

Karine Castonguay

Professeure de littérature, Collège de Rosemont

CATHERINE BEAU-FERRON ET AL
(COLLECTIF)

**FAIRE PARTIE DU MONDE.
RÉFLEXIONS ÉCOFÉMINISTES**
Montréal, Les Éditions du
Remue-ménage, 2017, 176 pages

L'écoféminisme est un concept qui a d'abord surgi dans les années 70 en France, puis ailleurs dans le monde, et qui trouve de plus en plus adeptes au Québec ces dernières années. Quelques-unes ont collaboré au collectif *Faire partie du monde*. Titre accrocheur déployant un idéal rassembleur autant que le devoir d'engagement des individus envers la collectivité, «faire partie du monde» incarne aussi la motivation première des auteures du recueil, qui ont réfléchi à ce monde en tant qu'«écoféministes». Mot-valise réunissant les mouvements écologique et féministe, peut-on dire que l'écoféminisme forme, dans cet ouvrage du moins, un mariage heureux?

DES FEMMES POUR SAUVER LE MONDE

Chacune des intervenantes dans le recueil établit sa propre définition du mouvement. Jacinthe Leblanc me semble être celle qui y parvient le plus clairement: «Alliant écologie sociale et féminisme radical, l'écoféminisme s'intéresse à la domination des femmes par les hommes et à la dégradation des écosystèmes.» (p. 88) Selon Marie-Anne Casselot, doctorante en philosophie, et Valérie Lefebvre-Faucher, éditrice militante, qui signent toutes deux l'introduction de ce recueil, «[l]es luttes féministes et écologiques semblent fonctionner en parallèle» (p. 9) dans le but de «comprendre le monde actuel et [d']essayer de le préserver» (p. 10).

L'écoféminisme est-il autant éco que féministe ou davantage féministe? S'il faut des femmes pour préserver le monde, il faut aussi des femmes pour le changer: voilà ce sur quoi, malgré la panoplie de propositions offertes dans ce recueil, s'entendent les intervenantes. Cette injonction est-elle moralisatrice, voire maternaliste me demandait un collègue? Pas du tout. En dépit de ce que l'Histoire retient d'elles – c'est-à-dire trop peu de choses – les femmes, par le biais de l'écoféminisme, s'engagent actuellement à faire partie de monde, elles aussi.

L'ÉCOFÉMINISME DANS LE PAYSAGE QUÉBÉCOIS

Marie-Anne Casselot rappelle que la «prise de conscience écoféministe a des racines dans les mouvements altermondialiste, féministe et écologiste des dernières années» (p. 19). Elle fait ensuite l'étalage des différentes déclinaisons du mouvement dans le paysage québécois: spirituel, politique, pacifiste, théorique et antispéciste.

Les auteures de ce livre se réclament de la variante politique surtout, «proche des réflexions et actions des groupes d'écologie sociale» (p. 24), pour qui les inégalités collectives constituent la cause de la crise environnementale actuelle. Dans cette perspective, le capitalisme est un système économique abominable et injuste, car il encourage l'exploitation de la nature et maintient des rapports inégaux entre les sexes (le patriarcat) et entre les peuples (le colonialisme).

L'OPTION ANTISPÉCISTE DE L'ÉCOFÉMINISME QUÉBÉCOIS

Les directrices de ce recueil contiennent mal leur fierté d'avoir pu récolter un texte d'Élise Desaulniers, directrice générale de la SPCA de Montréal, chercheuse indépendante et spécialiste de la question antispéciste au Québec. Le titre de sa réflexion suscite d'ailleurs la stupéfaction, tout comme l'ensemble du texte: «Donnez-leur des pipes et du steak». «L'idée, indique Desaulniers, c'est qu'il n'y a pas mieux qu'une entrecôte et une pipe pour rendre un homme heureux.» (p. 43) Elle attaque un stéréotype en usant de la caricature et dans une volonté, me semble-t-il, de provoquer les hommes, tout comme les femmes, de la perpétuation de cet état, pas aussi extrémiste dans les faits, mais toujours présent dans les discours: les animaux et les femmes existeraient pour combler le besoin de chair des hommes. Au-delà de la caricature provocatrice, Élise Desaulniers aborde la question en profondeur (en rattachant, par exemple, cette incorporation symbolique à une question de domination sociale) et sa réflexion ne peut laisser personne indifférent.

L'ÉCOFÉMINISME PEUT-IL NÉGOCIER AVEC LA RÉALITÉ?

Tout au long du recueil, on sent que l'écoféminisme est présenté sur un ton optimiste, comme un modèle à suivre. Mais peut-on dire que l'idéal écoféministe

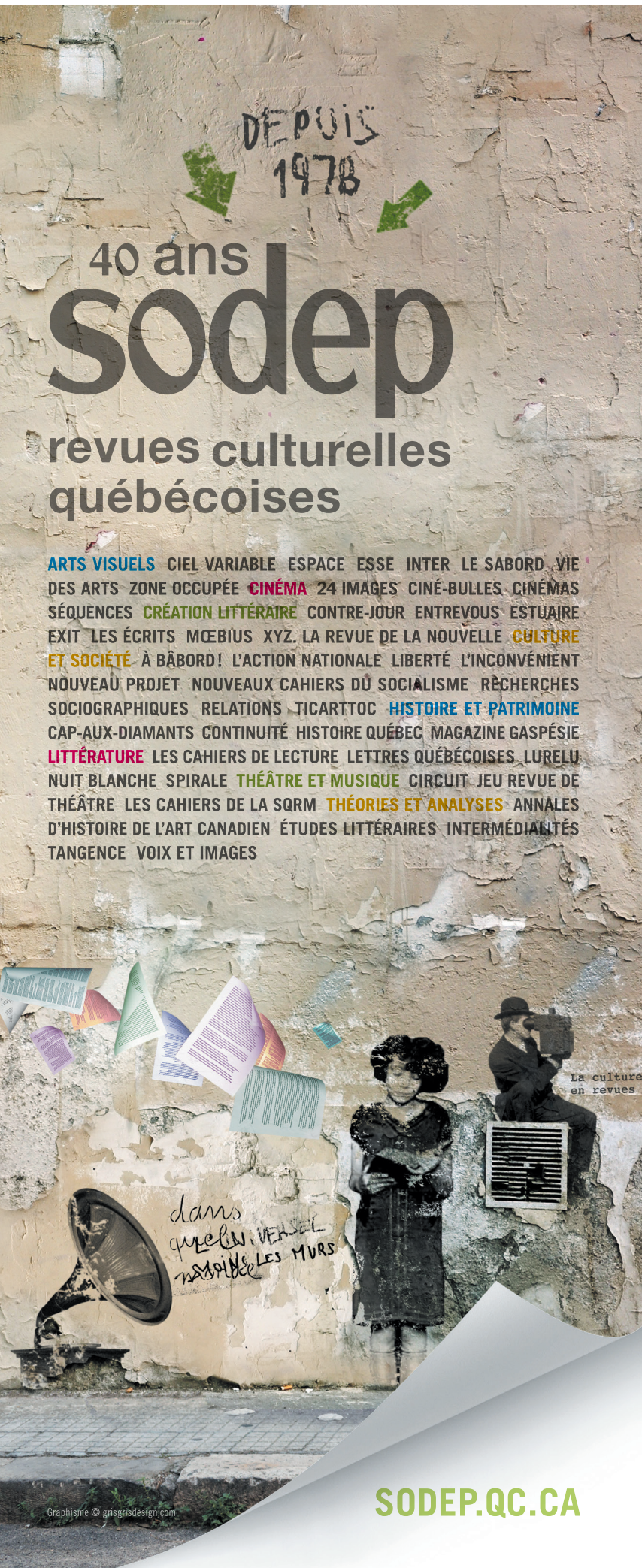


est viable dans la réalité? À l'instar d'Anna Kruzynski, qui a partagé son expérience municipaliste, Catherine Beau-Ferron et Maude Prud'homme, militantes actives, racontent toutes deux leur expérience. La première rapporte son expérience écoféministe de néorurale, tandis que la seconde rend compte de son expérience en tant que militante écoféministe.

Beau-Ferron mentionne que c'est motivée par un esprit de rébellion qu'elle a choisi le mode de vie rural, mais que, paradoxalement, c'est ce même choix qui lui a donné l'impression de devoir reproduire un modèle archaïque forcément sexiste: les femmes s'occupant des tâches à l'intérieur de la maison, tandis que les hommes, eux, se concentrant sur la vie extérieure. Comme il s'agit du seul modèle constitué depuis la nuit des temps, les humains seraient conditionnés à le suivre.

Prud'homme, pour sa part, caressait davantage un idéal lié au militantisme actif. Elle raconte que le «symptôme du héros» déclarant se battre pour la forêt (et donc pas pour la femme) est présent «en masse» dans les luttes écologiques. Les femmes n'y sont pas traitées de façon équitable et une archaïque division des tâches y subsiste là aussi, comme dans la vie rurale de Beau-Ferron: par exemple, les femmes semblent naturellement indiquées à prendre les notes pendant que les hommes, eux, s'expriment pour la cause. Sinon, ou bien elles subissent du «mansplaining», ou bien elles sont sollicitées pour «leur représentation», car il est de bon ton, de nos jours, que les causes ne soient pas tant défendues que représentées par des manifestants des deux sexes. Si les femmes sont sollicitées, c'est parce qu'elles sont surtout utiles. Au second plan, bien sûr.

Leurs expériences montrent l'aspect le plus trouble de la confrontation de leur idéal écoféministe à la réalité. Il semblerait que



Écoféminisme... suite de la page 29

la théorie féministe et la pratique écologique forment donc un mariage pas très bien assorti à première vue. Les femmes doivent-elles alors y renoncer, ou encore tenter de le réaliser entre elles seulement? Beau-Ferron, moins à bout de souffle intellectuellement parlant que sa camarade, propose des solutions d'un meilleur vivre ensemble, à la fois écologique et harmonieux entre les sexes. De cette façon, les femmes font «partie du monde», ce monde en crise dans lequel elles veulent s'engager autant que les hommes.

ÉCOFÉMINISME DANS UN MONDE EN CRISE

L'écoféminisme constitue, pour d'autres militantes, le rappel urgent que notre planète fait bel et bien «face à une crise écologique» (p. 87), comme le souligne Jacinthe Leblanc, titulaire d'une maîtrise en environnement et développement durable, et, ajoute Céline Hequet, doctorante en sociologie, «bien réelle, mais aussi réellement menaçante» (p. 120).

Valérie Lefebvre-Faucher, quant à elle, parle de «crise de reproduction» (p. 142), d'où l'emploi judicieux du terme «reproduction» plutôt que celui de «maternité», associé celui-là directement au sexe féminin. Au lieu d'isoler les femmes dans leur maternité en leur disant que c'est leur affaire, il devient nécessaire de continuer la mission féministe consistant à faire «éclater l'ordre familial, [à] le rendre plus juste, en élargissant la responsabilité du soin à tous» (p. 147). Cette idée rejoint celle de Beau-Ferron, dont il a été question auparavant. Élargir la responsabilité à tous ne signifie pas d'exercer un contrôle de la reproduction, c'est surtout prendre conscience que la parentalité ne concerne pas uniquement les femmes, mais tous les parents, sans égard au sexe. Cette idée rejoint celle de Beau-Ferron, dont il a été question auparavant.

En somme, si les écoféministes veulent s'engager davantage dans le monde extérieur, en faire partie, elles décrètent que les hommes doivent en faire autant, mais à l'intérieur. Cette affirmation rappelle celle des féministes de tout temps. Là où leur lutte joint celle des écologistes, c'est dans l'acte d'assumer cette responsabilité, parents de tous sexes, à assumer ensemble cette responsabilité envers notre progéniture, à qui on lègue la planète: «Les enfants ne nous appartiennent pas, renchérit Lefebvre-Faucher. Le monde non plus. Cela ne devrait jamais nous empêcher d'être lié.e.s à eux par un contrat réciproque, une responsabilité différée» (p. 154).

En dépit des durs constats dont elles parsèment leurs réflexions, les écoféministes de ce recueil conservent, pour la plupart, un espoir en l'avenir et certaines insufflent même un peu de magie à leur pensée. Question de survie.

UTOPIE ÉCOFÉMINISTE ?

Le recueil se termine avec le rêve de Pattie O'Green, blogueuse, hortultrice et docteure ès arts entre autres. Nous pouvons donc lire, entre les lignes de son récit onirique, que les changements sont possibles si l'on s'y met dès maintenant... Elle nous avise qu'il ne faut pas attendre qu'une catastrophe nous tombe dessus pour agir. «On a besoin de la nuit pour voir le jour» (p. 166), affirme-t-elle. C'est exactement ce que croient la majorité des écoféministes, celles ayant réfléchi pour ce recueil en tout cas: les crises qui secouent la planète et qui ont actuellement de graves conséquences sur l'état du monde et la situation des femmes participent à une période sombre exigeant des changements et l'adaptation nécessaires à une régénérescence autant écologique que sociale.

*

L'écoféminisme forme-t-il, au final, un mariage heureux? Il n'y a pas d'amour heureux, écrivait Louis Aragon, mais des cœurs qui pleurent à l'unisson et, ajouté-je, qui unissent deux causes étant chères à ces écoféministes pour le bien de l'humanité. On peut alors affirmer, sans l'ombre d'un doute, que ce mouvement se veut aussi un humanisme, car s'il est d'abord déclenché par des femmes, il n'en demeure pas moins que les luttes qu'il défend concernent tout le monde. Du moins, ceux et celles qui veulent en faire partie. ❖